

**Consortium national  
de formation en santé**  
Secrétariat national  
260, rue Dalhousie, bureau 400  
Ottawa ON K1N 7E4

**Téléphone :**  
(613) 244-7837  
1(866) 551-2637 (CNFS)

**Télécopieur :**  
(613) 244-0283

**Courriel :**  
portega@cnfs.net



**Consortium national  
de formation en santé**

## Sommaire

Des mois bien  
remplis et un  
bulletin qui  
donne la parole  
aux étudiants 3

Témoignages  
d'étudiants 5

Venus de loin 10

Des propos  
encourageants  
pour les  
coordonnatrices 11



## Les membres du CNFS

### COPRÉSIDENTS :

M. Gilles Patry,  
recteur de l'Université d'Ottawa

M. Yvon Fontaine,  
recteur de l'Université de Moncton

### MEMBRES :

M. André Roberge,  
recteur de l'Université Sainte-Anne

D<sup>r</sup> Aurel Schofield,  
coordonnateur du Programme  
de formation médicale francophone  
du Nouveau-Brunswick et doyen associé  
pour le Nouveau-Brunswick, Faculté de  
médecine, Université de Sherbrooke

Mme Rachel Arseneau-Ferguson,  
directrice, Collège communautaire  
du Nouveau-Brunswick -  
campus de Campbellton

Mme Andrée Lortie,  
présidente, La Cité collégiale  
(trésorière du CNFS)

M. Harley d'Entremont,  
vice-recteur à l'enseignement et à la  
recherche (affaires francophones),  
Université Laurentienne

Mme Gisèle Chrétien,  
présidente, Collège Boréal

Mme Raymonde Gagné,  
rectrice, Collège universitaire  
de Saint-Boniface

M. Marc Arnal, doyen,  
Campus Saint-Jean, Université de l'Alberta  
(secrétaire du CNFS)

Mme Rachel Bard,  
présidente du Conseil d'administration,  
Société Santé en français

### MEMBRES ASSOCIÉS :

M. Marcel Nouvet,  
sous-ministre adjoint, Direction générale  
des services de gestion, Santé Canada

M. Dominique Sarny,  
directeur Institut français, Université  
de Regina

## Les coordonnateurs et coordonnatrices

Betty Dugas  
Université Sainte-Anne  
Pointe-de-l'Église (N.-É.) BOW 1M0  
(902) 769-2114 poste 134 ou  
1 (888) 3-ÉTUDES (sans frais)  
bdugas@ustanne.ednet.ns.ca

Mai Savoie  
Université de Moncton  
Édifice Taillon, pièce 233  
Moncton (N.-B.) E1A 3E9  
(506) 858-4788 ou  
1 800 363-8336 (sans frais)  
savoie@umoncton.ca

Brigitte LePage  
Collège communautaire  
du N.-B. - campus de Campbellton  
47, avenue Village C. P. 309  
Campbellton (N.-B.) E3N 3G7  
(506) 789-2416  
brigitte.lepage@gnb.ca

Paul Boudreau  
Programme de formation médicale  
francophone du Nouveau-Brunswick  
Hôpital régional Dr Georges-L.-Dumont  
330, avenue Université  
Moncton (N.-B.) E1C 2Z3  
(506) 862-4896  
boudrepa@umoncton.ca

JoAnne Paradis  
Université d'Ottawa  
451, chemin Smyth, pièce 3071  
Ottawa (Ont.) K1H 8M5  
(613) 562-5800 poste 8023 ou  
1 877 UOTTAWA (sans frais)  
joannep@uottawa.ca

Linda Assad-Butcher  
La Cité collégiale  
801, prom. de l'Aviation, Local D3210  
Ottawa (Ont.) K1K 4R3  
(613) 742-2493 poste 2071 ou  
1 800 742-2493  
lassad@lacitec.on.ca

Denise Ouellette  
Université Laurentienne  
935, chemin du Lac Ramsey  
Sudbury (Ont.) P3E 2C6  
(705) 675-1151 poste 4111 ou  
1 800 461-0121 (sans frais)  
douellette@laurentienne.ca

Lynn Brouillette  
Collège Boréal  
21, boul. La Salle  
Sudbury (Ont.) P3A 6B1  
(705) 560-6673 poste 2983 ou  
1 800 361-6673 (sans frais)  
lynn.brouillette@borealc.on.ca

Lorette Beaudry-Ferland  
Collège universitaire de Saint-Boniface  
200, avenue de la Cathédrale  
Saint-Boniface (Man.) R2H 0H7  
(204) 233-0210 poste 326  
lbeaudryferland@ustboniface.mb.ca

Luc Therrien  
Campus Saint-Jean  
8406, rue Marie-Anne Gaboury (91<sup>e</sup> rue)  
Edmonton (Alb.) T6C 4G9  
(780) 485-8634 ou  
1 800 537-2509 (sans frais)  
luc.therrien@ualberta.ca

## Le Secrétariat national

Jocelyne Lalonde,  
directrice générale

Francine Desbiens,  
coordonnatrice à la recherche

Rosa Maria Ricart,  
gestionnaire de projets

Caroline Mercier,  
adjoindée à la recherche

Patricia Ortega,  
adjoindée à la direction

# Des mois bien remplis et un bulletin qui donne la parole aux étudiants

## Ça continue !

Les activités du CNFS se sont poursuivies allègrement au cours de cette troisième année de sa phase II qui commençait en avril 2005 : ne mentionnons que notre Assemblée annuelle qui a eu lieu à Moncton en juin dernier et notre participation active au *Rendez-vous en santé* qui comprenait l'Assemblée annuelle de la *Société Santé en français (SSF)*, à Toronto en septembre.

## Notre principale ressource : nos étudiants

Plutôt que de faire état des activités régulières que nous allons d'ailleurs résumer dans notre prochain rapport annuel de mai 2006, le présent bulletin veut se concentrer sur un aspect essentiel du

projet qui réunit les efforts de tous ceux qui œuvrent à le concrétiser: **nos étudiants**. Nous voulons donner la parole à des étudiants qui sont dans les divers programmes de santé offerts par les

institutions constituant le CNFS. Nous avons demandé à une série d'entre eux de nous dire qui ils sont, pourquoi ils ont choisi le domaine de la santé, ce qu'ils pensent de leur expérience jusqu'ici.

## De nouvelles initiatives

Mais avant de passer aux témoignages de ces étudiants, ils sont comme on sait la raison d'être de notre projet, nous souhaitons quand même faire état d'activités, des projets ou des démarches, qui se sont ajoutés aux activités habituelles au cours de l'année 2005.

### Travaux de la Commission conjointe sur les ressources humaines

Tout d'abord le lancement des travaux de la *Commission conjointe sur les ressources humaines (CCRH)*. À l'instar de la *Commission conjointe sur la recherche*, cette commission, sous l'égide du CNFS en partenariat avec la *Société Santé en français (SSF)*, est formée de représentants au fait de la question des ressources humaines et en provenance des diverses régions et de divers milieux; elle assume une fonction conseil auprès des deux organismes.

L'année 2005 a donné lieu à une réunion en avril et à la formation d'un sous-comité de travail. Ce dernier s'est mis à l'œuvre sur le mandat et le plan d'action. La Commission s'est réunie à nouveau le 3 novembre et a examiné et entériné les propositions du sous-comité de travail, en particulier l'établissement d'objectifs prioritaires : mieux connaître les besoins en ressources humaines francophones dans le domaine de la santé, favoriser leur recrutement et leur rétention, appuyer les programmes de formation pour accroître ces ressources et susciter de nouveaux programmes pour correspondre aux besoins.

### L'évaluation formative

L'évaluation formelle de la phase II du CNFS est quasi une activité régulière depuis près de deux ans, mais elle est entrée dans l'étape déterminante de l'*évaluation formative*, qui donnera lieu à un rapport complet de mi-terme en mars 2006, permettant de faire le point sur l'atteinte des objectifs et d'ajuster

ou de rectifier divers aspects du projet au besoin.

Ce sera un premier portrait détaillé à la fois des buts de l'entreprise, des activités réalisées pour les atteindre, de leur pertinence et de leur degré de succès. La firme mandatée le réalise à l'aide d'une vaste enquête auprès de nombreux types d'intervenants, actifs aussi bien à l'interne du projet qu'à l'externe. Il s'agira d'un document majeur pour le présent et l'avenir de l'initiative.

### Nouveaux arrivants francophones et compétences en santé

Un autre dossier qui a connu des développements en 2005, grâce à une étude réalisée par une équipe sous l'égide de l'*Institut canadien de recherches sur les minorités linguistiques du Canada*, concerne les immigrants au Canada utilisant le français et détenant des compétences dans le domaine de la santé. L'étude qui se définit elle-même comme *exploratoire*, s'intitule *La*

reconnaissance des compétences en santé des nouveaux arrivants francophones. Question complexe et à l'ordre du jour en plusieurs milieux canadiens :

*... Avec une population active en voie de rétrécissement dû au vieillissement de la population et à un faible taux de fécondité, le Canada, comme les autres pays occidentaux, a besoin de travailleurs compétents, notamment dans le domaine de la santé. La politique d'immigration canadienne vise à combler ce besoin. Cela vaut également pour les communautés francophones en situation minoritaire ... Dans le cas des professionnels immigrants en santé, l'importance de reconnaître rapidement leurs qualifications est encore plus grande, car celles-ci ont tendance à perdre plus facilement leur valeur sur le marché du travail que celles de la population du pays. (p. 42)*

L'étude retient trois grands aspects : celui de l'accréditation canadienne à partir des études déjà faites ailleurs par ces personnes ainsi que la possibilité de formation complémentaire (on dit souvent « mise à niveau »), celui des différences culturelles entre les milieux d'origine et le contexte canadien et l'ouverture exigée de part et d'autre, celui de l'accueil des personnes immigrantes détenant des compétences en santé, particulièrement dans les milieux francophones minoritaires – la plupart des mesures existantes ou envisagées ne se faisant qu'en anglais. Plusieurs recommandations et pistes d'action sont formulées. Dossier d'intérêt à suivre.

### Augmenter la formation médicale en français au Manitoba

Un Comité de gestion de la formation médicale en français au Manitoba avait été établi à Saint-Boniface, sous la présidence du Dr José François et avec des

représentants du Collège universitaire de Saint-Boniface, de l'Hôpital général de Saint-Boniface et de l'Université du Manitoba.

Le Comité a commandé une étude afin d'analyser précisément le nombre de médecins francophones et les besoins à combler pour la population francophone du Manitoba. L'étude, terminée en juin 2005, note qu'« il faudrait normalement 46 médecins de famille francophones pour une représentation équitable de la population francophone au sein de la pratique de médecine familiale », alors qu'il n'y en a actuellement qu'une dizaine sur la base des soins prodigués en français. Pour combler les besoins, c'est 14 étudiants en médecine francophones qui devraient être admis annuellement au cours des 17 prochaines années.

« La conjoncture actuelle se prête bien à la formation d'un plus grand nombre de médecins de famille francophones. » conclut l'étude. En effet plusieurs intervenants semblent prêts à coopérer : le gouvernement fédéral et celui du Manitoba, le CNFS, les Facultés de médecine, la communauté francophone du Manitoba. Développements à suivre.

### Étude sur les besoins en formation clinique et en formation continue

L'année 2005 a vu l'achèvement de l'*Étude sur les besoins en formation clinique et en formation continue des professionnels de la santé des communautés francophones en situation minoritaire*. Partant d'objectifs visant à mieux connaître les besoins spécifiques de formation et à favoriser l'accès à de telles formations en misant sur la concertation et les partenariats, l'étude a recueilli de nombreuses constatations à partir de diverses formes d'enquêtes.

Du côté de la formation clinique, elle recommande plusieurs mesures à entreprendre par le CNFS : planifier des stages et leur soutien pédagogique, définir une approche d'ensemble favorisant l'usage du français en milieux cliniques, prévoir les concertations et collaborations requises. L'étude signale aussi qu'il faudrait mieux connaître quelles sont les professions aux besoins les plus pressants ainsi que les facteurs favorisant un milieu clinique fonctionnant pleinement en français, incluant la formation des précepteurs cliniques.

Du côté de la formation continue, l'étude recommande le développement de programmes pour les professionnels francophones, tout en prévoyant leur sensibilisation aux besoins et à l'offre de tels programmes. Il faudrait aussi analyser les modes de prestation les plus efficaces de tels programmes, ainsi que des collaborations entre les établissements de formation et les milieux de services de santé ; il importe de prévoir comme dimension essentielle la formation en supervision clinique. Enfin, une stratégie d'ensemble pour promouvoir l'usage du français dans ces formations est aussi déterminante.

On signale enfin que cette entreprise ne pourra s'improviser et se réaliser de façon discontinuée : une connaissance des besoins mise à jour régulièrement, l'adaptation consécutive de la formation mise en œuvre ainsi que son évaluation continue. Il s'agit d'un terrain encore en friche : il faudra créer une adhésion d'ensemble aux objectifs, former une communauté d'apprentissage convaincue que « la santé, c'est en français que ça se passe ! »

## Du pain sur la planche pour l'avenir

Voilà donc une série de travaux qui ouvrent plein de perspectives pour l'avenir. C'est aussi un signe que notre projet est en marche et dégage des voies prometteuses. ▶

## Témoignages d'étudiants



**Ludmilla Eydt**, diplômée en Sciences infirmières du Collège universitaire de Saint-Boniface et étudiante au baccalauréat en Sciences infirmières de l'Université d'Ottawa, originaire de la

Normandie (France).

*Plus j'avance dans les cours, plus ils deviennent intéressants puisqu'on se rapproche de la pratique. Les stages nous amènent davantage à traiter de questions aiguës.*



**Manon Laviolette**, programme de maîtrise en Activité physique, Université d'Ottawa, originaire de Charlo (Nouveau-Brunswick).

*Comme kinésologue, on est spécialiste de l'exercice. L'exercice, on doit s'en servir comme moyen de prévenir la maladie, comme le diabète, ou les interventions chirurgicales. Malheureusement, le milieu de la santé est axé davantage sur la guérison que la prévention.*



**Natalie Aubin**, étudiante à la maîtrise en Développement humain, Université Laurentienne, originaire de Sudbury (Ontario).

*Je développe dans ma thèse de maîtrise quelque chose d'original. Il s'agit d'un outil spécifique pour les jeunes enfants, c'est-à-dire une série de figures corporelles. J'ai créé un questionnaire d'entrevue qui accompagne cet outil.*

Ce Bulletin d'automne 2005 veut faire état d'une moisson bien particulière : les témoignages des étudiants inscrits dans divers programmes de santé dans le cadre du *Consortium national de formation en santé (CNFS)*. Pourquoi se concentrer sur de tels témoignages ? Ces étudiants forment pour ainsi dire la matière première du projet, ils en constituent la raison d'être, ils permettent d'avérer l'atteinte de son objectif principal.

Car l'essentiel de la mission du CNFS – **augmenter le nombre de professionnels francophones dans le domaine de la santé au profit des communautés francophones du Canada vivant en situation minoritaire** – consiste bien sûr à former, grâce à la participation des institutions post-secondaires qui composent le CNFS, un plus grand nombre d'étudiants afin d'accroître ce bassin des professionnels francophones de la santé disponibles dans les communautés.

Quoi de mieux que d'aller prendre le pouls de ces étudiants, les faire parler de leur choix d'études en santé en français, de leurs expériences, de leurs aspirations, de leur conception du projet de formation ? N'est-ce pas le test de réalité par excellence ? Il ne s'agit pas ici de faire un sondage en règle, loin de là. Une évaluation est en cours qui va mesurer plus scientifiquement l'état du projet, ses objectifs et ses réalisations, incluant le nombre des étudiants formés ou en formation et leurs perceptions. Pour l'exercice d'ici, ce sont les coordonnatrices et coordonnateurs qui nous ont mis sur la piste en nous référant à une quinzaine d'étudiants et de jeunes diplômés des programmes offerts par les institutions membres du CNFS.

Le présent texte veut donc donner place au **témoignage personnel** d'un certain nombre d'étudiants, les laisser parler aussi spontanément que possible. Nous avons procédé à une série d'entrevues avec des étudiants et quelques jeunes diplômés choisis dans toutes les institutions et étudiant dans une diversité de programmes : et oui, nous avons récolté des vues diversifiées mais précises aussi, sur

divers aspects de leur choix, de leurs attentes, de leur vie professionnelle à venir. Nous vous invitons à les lire. Le tout donne sans doute un tableau impressionniste, mais quand même révélateur et certainement intéressant.

Nous remercions nos répondants d'avoir si généreusement collaboré à notre enquête. Tous auraient mérité qu'on leur accorde plus d'espace pour relater la richesse de leurs expériences et de leurs points de vue.

### Des femmes en majorité, et un contingent venu de tous les coins ... du monde

Reflet fidèle de la composition des professions de la santé, notre « échantillonnage » comporte un plus grand nombre de femmes que d'hommes.

Les personnes interviewées proviennent surtout de communautés francophones canadiennes, grandes et petites : Mavilette, en Nouvelle-Écosse; Bathurst, Charlo, Geary, Grande-Digue, Moncton, Edmunston et Saint-Léolin, au Nouveau-Brunswick; Bourget, Chelmsford, Hearst et Sudbury, en Ontario; Lorette, au Manitoba et Edmonton, en Alberta. Deux autres sont venus de la France et de la République Démocratique du Congo, suite à un parcours inusité et captivant (p.10).

### Des répondants confiants et passionnés

Ce qui frappe au premier abord est l'assurance bien ancrée et sans prétention que manifestent les étudiants. Ils sont confiants à l'égard de leurs capacités. On sent également chez eux une véritable passion pour leur domaine d'études et leur choix de carrière.

### Pourquoi avoir choisi les sciences de la santé ?

Au premier plan, un sentiment altruiste. En effet, les étudiants nous ont dit : je veux aider les gens, rendre service, prendre soin des malades, m'occuper des enfants



**Christian Démoré,**  
étudiant au doctorat en  
Psychologie, Université de  
Moncton, originaire de  
Chelmsford (Ontario).

*Pourquoi avoir choisi le  
domaine de la santé ?*

*C'est une curiosité que j'avais par  
rapport à l'être humain. J'ai fait des  
études en philosophie. Ces études  
m'ont permis de mieux mettre en  
contexte la condition humaine, elles  
m'ont donné une compréhension  
croissante de la souffrance. Comme  
psychologue, j'ai la possibilité  
d'aider à alléger la souffrance.*

**Jacqueline Auger,**

étudiante en deuxième année,  
baccalauréat en Sciences infirmières,  
Campus Saint-Jean de l'Université de  
l'Alberta, originaire d'Edmonton.

*Parmi les valeurs que je suis en  
train de développer, il y a la  
compréhension des autres cultures.  
Dans un de nos cours, un des  
professeurs nous présente des  
invités provenant de diverses  
cultures. Une fois c'était une dame  
d'origine chinoise, une autre fois un  
autochtone, un « elder ». Cela ouvre  
les yeux, même si j'ai grandi avec  
les autochtones.*



**Geneviève Gagnon,**  
étudiante en deuxième  
année, Programme de  
formation des sages-  
femmes, Université  
Laurentienne, originaire  
de Bourget (Ontario).

*Savoir le français ouvre toutes les  
portes. La compétition est moins  
féroce qu'en anglais, autant pour se  
faire accepter dans un programme  
d'études que pour la recherche  
d'emploi. On a une plus grande  
chance d'entrer dans le domaine  
de la santé. Le gouvernement pousse  
pour qu'il y ait davantage de services  
en français.*

malades, rassurer les gens. Darcey Maillet, de Mavilette (Nouvelle-Écosse), inscrite en Service social à l'Université Sainte-Anne, pleine d'entrain et d'humour, résume bien ce sentiment, en y allant d'une expression frappée : *Aider une personne, c'est mieux que d'aider personne.*

Pour plusieurs, la santé est un intérêt qui remonte à l'enfance ou à l'adolescence, alimenté parfois par l'influence familiale. Pour d'autres, c'est l'attrait des sciences, l'engouement pour l'activité physique, l'intérêt qu'on porte à la personne, le désir de remettre ce qu'on a reçu de sa famille ou de sa communauté, ou encore l'importance de prévenir plutôt que de guérir. La prévention et la promotion de l'exercice et de bonnes habitudes alimentaires sont fréquemment soulignées.

Sylvie Morin-Doiron, après avoir travaillé neuf ans comme infirmière de chevet à l'Hôpital Georges-L.-Dumont, à Moncton, s'est inscrite à la maîtrise en Science infirmière/infirmier praticien à l'Université de Moncton. Elle dit : *Avec une maîtrise, en tant qu'infirmière praticienne, je vais pouvoir donner des soins à la personne dans sa totalité, pas seulement des soins primaires mais des soins préventifs.*

On évoque d'autres considérations. Les possibilités de se trouver un emploi, par exemple, ou tout simplement le plaisir de faire face à des défis. Chad Dussiaume, de Sudbury, diplômé en avril 2005 du programme de Soins ambulanciers paramédicaux, au Collège Boréal, affirme : *J'aime travailler avec le monde, un travail qui n'est pas du 9 à 5. J'aime qu'il y ait quelque chose de nouveau tout le temps. J'aime le défi, travailler sur l'adrénaline !*

### Choix d'une institution d'enseignement et d'un programme

Pourquoi avoir choisi telle institution ou tel programme ? Bien souvent, ce sont des facteurs pratiques qui influencent le choix. La proximité vient au premier rang. La possibilité de faire ses études en français revient très souvent.

Pour plusieurs, comme Nathasha McLaughlin, originaire de Geary, près de Fredericton, ces deux facteurs ont eu de l'importance : *J'avais pensé choisir une université près de chez nous. La University of New-Brunswick ne donnait pas la formation en nutrition. Il restait donc la Nouvelle-Écosse, le Québec ou l'Ontario. J'ai préféré rester près de chez moi et me suis inscrite à l'Université de Moncton. C'est avantageux de parler français, cela ouvre des portes.*

Ce qui n'empêche pas certains de vouloir prendre un certain recul par rapport à leur milieu et de rechercher de nouvelles expériences, de nouvelles villes ou de nouveaux milieux.

Qu'en est-il du choix d'un programme ? Notons d'abord que les choix des étudiants illustrent bien les possibilités offertes par les institutions composant le Consortium. Ainsi, on retrouve nos répondants dans des programmes très variés : Service social, Nutrition, Sciences infirmières, Activité physique, Éducation spécialisée, Autisme et sciences du comportement, Médecine, Soins ambulanciers paramédicaux, Électrophysiologie, Techniques radiologiques, Formation de sages-femmes, Développement humain, Psychologie, etc.

Là encore, les raisons qui sous-tendent les choix sont multiples. On a entendu parler d'un programme ou vu une brochure qui a attiré l'attention. On apprend que les diplômés de certains programmes se trouvent plus facilement un emploi, ou encore on se sent interpellé par un aspect du programme. Hugo Saint-Pierre, qui étudie au baccalauréat articulé en Techniques radiologiques (partenariat entre le Collège communautaire du Nouveau-Brunswick - campus de Campbellton et l'Université de Moncton), affirme : *J'aime le principe de travailler dans un domaine où il y a de la technique. J'aime la technique et l'ingénierie.*

Jacqueline Auger, étudiante de deuxième année au baccalauréat bilingue en Sciences infirmières au Campus Saint-Jean de l'Université de l'Alberta explique son choix : *Le programme en Sciences infirmières est offert en français et comporte un élément bilingue. Cela est un plus pour*

moi. Je considère que le français est très important. Le bilinguisme aussi, tant pour les études que pour le travail.

Stéphanie Melanson s'est inscrite en Médecine à l'Université de Sherbrooke, dans le cadre du Programme de formation médicale francophone du Nouveau-Brunswick. La méthode d'enseignement (Apprentissage par problème), la taille humaine de la ville de Sherbrooke et le fait de pouvoir côtoyer des confrères et consoeurs de l'Acadie figurent au nombre des facteurs qui l'ont incitée à choisir cette institution d'enseignement. Il y avait aussi des motifs linguistiques et culturels : *Le français, c'est ma langue maternelle et j'y tiens beaucoup. Je suis très attachée à ma langue et à ma culture. C'est facile de s'assimiler au Nouveau-Brunswick. Je voulais étudier en français pour revenir dans mon coin. Il faut bien connaître les deux langues pour pratiquer la médecine ici.*

### Des cours qu'on aime

Tous se disent heureux de leur choix de programme. On sent une fascination pour le domaine choisi. En particulier, on aime le travail en groupe, la résolution de problèmes par un travail collectif où chacun profite de l'apport de l'autre et où on apprend une habileté vue comme essentielle dans une carrière : savoir collaborer. Les témoignages faisant l'éloge de cette formule d'enseignement sont abondants.

*J'aime beaucoup le programme qui est basé sur l'Apprentissage par problème (APP). Les lundis on reçoit un patient, les vendredis on travaille en groupe par rapport au patient, dans un climat d'entraide. Dans une carrière en médecine, il est important de bien communiquer avec ses pairs. (Valérie Bohémier, première année de Médecine, Université d'Ottawa)*

*La collaboration, c'est une valeur essentielle, surtout au niveau des études supérieures. Il faut travailler en collaboration, c'est un travail d'équipe. (Manon Laviolette, étudiante à la maîtrise en Activité physique, Université d'Ottawa)*

On aime aussi le côté pratique des stages, car on peut mettre à l'épreuve l'apprentissage théorique et constater de visu le travail qu'exige la profession.

On souligne la contribution de professeurs dévoués, ayant souvent une longue expérience pratique de la profession et sachant transmettre, de façon bien incarnée, leurs connaissances approfondies. Ces personnes sont vues comme des modèles.

*Ma superviseure de thèse est exceptionnelle. C'est à travers son énergie et sa passion que j'absorbe et que je me professionnalise. (Natalie Aubin, diplômée du programme de Psychologie, en rédaction de thèse de maîtrise en Développement humain, Université Laurentienne)*

### Le choix d'un milieu de pratique

Règle générale, on est optimiste quant aux chances d'obtenir un emploi, et on veut exercer sa profession dans sa région ou dans la région où on a fait des stages pratiques. Pourquoi ? On éprouve un attachement à sa communauté ou à une région dont on connaît le milieu de travail, assorti d'un désir de remettre ce qui a été donné.

Pouvoir travailler en français ou dans un milieu bilingue est un facteur déterminant dans ce choix. Ce que dit Martine Brunet, étudiante en Sciences du comportement à La Cité collégiale, est vrai pour plusieurs : *Je commencerai à Ottawa pour prendre de l'expérience. Peut-être que j'irai ensuite dans une plus petite communauté, probablement en Ontario, peut-être dans la région de Hearst, d'où je viens.*

Christian Démoré, étudiant au doctorat en Psychologie à l'Université de Moncton, établit le lien entre les compétences acquises et le milieu d'origine : *J'aurai plus de facilité, et d'effet, si j'exerce ma profession dans une région qui répond à mes expériences personnelles d'un milieu francophone ou bilingue. Il y a un effet réciproque entre les connaissances personnelles de son milieu et ses connaissances scientifiques. C'est quelque chose de particulier au domaine de la santé.*

Certains sont ouverts à d'autres possibilités, ou cherchent un milieu de travail spécifique, par exemple un milieu où l'on retrouve des infrastructures de recherche.



**Chad Dussiaume,**  
diplômé en Soins ambulanciers (2005), Collège Boréal, originaire de Sudbury.

*J'ai appris l'importance d'avoir confiance en soi. Il faut que les patients soient rassurés. La confiance aide à grandir comme personne. Le programme nous a appris à être des bons paramédicaux, mais aussi des bonnes personnes.*



**Martine Brunet,**  
Autisme et sciences du comportement, La Cité collégiale, originaire de Hearst.

*Mes études m'amènent à développer mes propres valeurs, par exemple le respect et l'intégrité de la personne que l'on aide.*



**Stéphanie Melanson,**  
en quatrième année de Médecine à l'Université de Sherbrooke (Programme de formation médicale francophone du Nouveau-Brunswick), originaire de Grande-Digue (Nouveau-Brunswick).

*Les stages sont particulièrement importants. C'est là qu'on apprend à traiter les patients, c'est au chevet des patients qu'on apprend le plus. On ne peut pas tout apprendre dans les manuels.*



**Valérie Bohémier,**  
étudiante de première  
année, Faculté de  
Médecine, Université  
d'Ottawa, originaire de  
Lorette (Manitoba).

*Je veux être un  
médecin compétent. Je veux remettre  
à la communauté. J'aime réussir,  
apprendre. Le plus tu apprends, le  
plus tu veux apprendre !*

**Jamie Haché,**

première année du programme de  
Techniques d'éducation spécialisée, La  
Cité collégiale, acadienne d'origine qui  
vient de Yellowknife.

*Je veux faire mon possible pour  
que les personnes en difficulté  
réussissent comme moi j'ai réussi.*



**Darcey Maillet,**  
première année du  
baccalauréat en Service  
social, Université Sainte-  
Anne, originaire de  
Mavillette (Nouvelle-  
Écosse).

*J'apprends qu'il faut être prêt à  
changer de point de vue. Il faut  
élargir nos perspectives, avoir une  
vue d'ensemble.*



**Hugo Saint-Pierre,**  
programme de  
baccalauréat articulé en  
Techniques radiologiques  
(partenariat entre le  
Collège communautaire  
du Nouveau-Brunswick -  
campus de Campbellton  
et l'Université de

Moncton), originaire de Bathurst.

*Ce qui me motive à réussir dans mes  
études ? Surtout les stages où on met  
en pratique ce qu'on a appris.  
Je veux m'assurer d'avoir tout  
ce dont j'ai besoin.*

## Question de valeurs

Les étudiants sont loquaces sur la question des valeurs acquises ou en développement. Les mots pour les nommer viennent aisément : importance primordiale du patient, patience, partage des connaissances, ouverture à d'autres points de vue, respect de la personne, dévouement, capacité d'analyse, tolérance, confiance en soi, communication. Le sentiment de l'exigence est bien présent, exigence de bien se préparer pour accomplir les tâches touchant l'être humain dans ce qui lui est le plus cher : la santé physique et mentale.

*Quelle valeur humaine suis-je en train de développer ? La patience, mais je l'avais déjà. Le travail d'équipe, le partage des tâches. J'apprends cela en partie dans mes études, mais je veux parfaire. (Ludmilla Eydt, diplômée en Sciences infirmières du Collège universitaire de Saint-Boniface et étudiante au baccalauréat en Sciences infirmières de l'Université d'Ottawa.)*

*La tolérance. C'est quelque chose que j'ai développée. Lors des stages, il y a eu des personnes, souvent des personnes âgées, qui ont eu de la difficulté à m'accepter, qui ont refusé que je leur donne des soins. C'est un défi que j'ai relevé. (Floribert Kamabu, diplômé en Sciences infirmières du Collège universitaire de Saint-Boniface et détenteur d'un baccalauréat en Sciences infirmières de l'Université d'Ottawa.)*

La question des valeurs survient lorsqu'on demande aux étudiants de nous faire part d'anecdotes ou d'expériences qui les ont touchés. On parle alors de la découverte de la mort, de la valeur des êtres, du sens de la souffrance, de l'engagement de certains professeurs qui sont des modèles et qui transmettent une richesse d'expérience, la satisfaction d'avoir aidé une personne en détresse ou d'avoir participé à un congrès international donnant l'occasion de découvrir et de partager.

## L'importance du français

Le français est pour tous un facteur important d'intérêt et de motivation. Les répondants sont nombreux à dire qu'il est plus facile d'étudier dans sa langue maternelle. Comme le dit Jamie Haché, qui étudie en Techniques d'éducation spécialisée, à La Cité collégiale : *Je suis d'origine acadienne, je connais l'anglais, mais pas suffisamment pour suivre des cours en anglais.*

Le fait de connaître le français est avantageux pour se trouver un emploi, notamment dans un milieu bilingue qui cherche des professionnels connaissant le français.

Pour plusieurs, la connaissance du français ajoute une compétence. Elle permet de soigner dans leur langue des patients fragilisés, leur évitant ainsi une autre source de stress. Traiter le patient dans sa langue est plus efficace du point de vue humain et thérapeutique. Certains disent que le fait de connaître deux langues favorise l'ouverture d'esprit et la créativité. D'autres soulignent l'importance de doter les communautés francophones de professionnels de langue française.

Isabelle Thériault, étudiante en électrophysiologie médicale au Collège communautaire du Nouveau-Brunswick - campus de Campbellton, résume bien l'importance du français : *C'est très important, surtout au Nouveau-Brunswick, une province supposément bilingue où il n'est pas facile d'obtenir des services en français. Je peux travailler dans les deux langues, donc dans un milieu majoritairement anglophone où il y a une minorité francophone que je peux aussi desservir. Si on peut parler en français à un patient, ça enlève un gros stress. Moi, je me sens mal servie si ce n'est pas en français. À l'hôpital, on est inquiet, on n'a pas le goût de parler une autre langue. On forme ici des professionnels francophones : cela donne un plus à la profession. En ce qui concerne les études, c'est déjà difficile en soi d'étudier et cela le serait encore plus si c'était en anglais. Je pense dans ma langue maternelle.*



## Pour faire avancer les choses

Nous avons posé à nos répondants la question suivante : « *Que faut-il faire pour augmenter le nombre de professionnels de la santé francophones dans les communautés en situation minoritaire ?* ». Ils ont formulé de nombreuses suggestions qui s'adressent au CNFS et à d'autres intervenants.

Ces suggestions constituent une matière importante pour alimenter la réflexion. Les voici, sommairement présentées : recruter des étudiants d'autres pays, offrir des bourses ou autres incitatifs, offrir des bourses conditionnelles à un retour dans sa région, assurer un appui financier continu et non seulement pour la première année d'études, promouvoir auprès des employeurs l'importance d'accorder des congés d'études, offrir aux étudiants du secondaire des camps pour les sensibiliser aux professions de la santé, organiser dans les écoles des démonstrations pour illustrer l'intérêt des diverses professions, s'assurer que les stages se fassent dans les communautés francophones pour sensibiliser les étudiants aux besoins et aux attraits de ces communautés, augmenter le nombre de cours disponibles, assurer un nombre suffisant de places dans les stages, offrir davantage de cours à distance, assurer la diffusion d'information continue sur les cours et les occasions offertes dans le domaine de la santé, faciliter la venue de professionnels de langue française du Québec dans les communautés francophones, resserrer la collaboration entre les institutions d'enseignement supérieur et favoriser la création d'emplois dans des domaines émergents des sciences de la santé, par exemple la kinésiologie.

Plusieurs répondants connaissent le CNFS. Certains ont participé à des ateliers ou rencontré les coordonnatrices et coordonnateurs des institutions membres. D'autres ont contribué à l'évaluation en cours, ou ont reçu une aide financière ou autre. Les objectifs du CNFS sont largement partagés et son appui est reconnu d'emblée. Continuer est le message. À bon entendre, salut !

Citons pour terminer un exemple d'engagement à faire valoir les professions de la santé : *J'ai fait deux tournées dans les écoles secondaires francophones en Ontario pour encourager les élèves à s'inscrire dans les programmes de formation en santé au niveau collégial et universitaire. Je fais du recrutement d'étudiants une question personnelle. J'en fais ma cause.* (Geneviève Gagnon, étudiante en deuxième année, Programme de formation des sages-femmes, Université Laurentienne) ▀



### Natasha McLaughlin,

étudiante au baccalauréat en Nutrition, Université de Moncton, originaire de Geary (Nouveau-Brunswick).

*On apprend à attaquer le mal à sa source. Beaucoup de gens ne sont pas conscients qu'ils s'empoisonnent. Les diététiciennes ne sont pas toujours prises au sérieux. Le gouvernement n'appuie pas cette discipline autant que d'autres.*



### Isabelle Thériault,

Électrophysiologie médicale, Collège communautaire du Nouveau-Brunswick – campus de Campbellton, originaire de la Péninsule acadienne.

*Nous avons en plus des cours scientifiques un cours en relations humaines et en éthique. On trouve des solutions sur les manières de régler des conflits, diminuer le stress. Grâce à des simulations, on voit ce que le patient ressent.*



### Sylvie Morin-Doiron,

étudiante à la maîtrise, Infirmière/infirmier praticien, Université de Moncton, originaire d'Edmunston (Nouveau-Brunswick).

(Nouveau-Brunswick).

*Traditionnellement, l'infirmière a été vue comme travaillant au chevet du malade, sous les ordres du médecin. Dans le rôle d'infirmière praticienne, on est en mesure de faire des diagnostics médicaux et d'établir un plan de traitement. Donc, nous avons plus d'autonomie.*



### Floribert Kamabu,

baccalauréat en Sciences infirmières (2005), programme offert en partenariat par le Collège universitaire de Saint-Boniface et

l'Université d'Ottawa, originaire de la République Démocratique du Congo.

*On a vu mon potentiel à Health Links - Info Santé. Le fait d'être bilingue m'a beaucoup aidé. J'accomplis dans mon bureau, au téléphone, les tâches d'infirmier, comme le triage et l'évaluation, je donne des conseils sur les démarches à suivre. Je travaille souvent de nuit. J'aime beaucoup ce travail. J'apprends à tous les jours.*

## Venus de loin

Deux de nos répondants ont suivi un trajet hors du commun pour arriver au Collège universitaire de Saint-Boniface (CUSB) et y suivre la formation en Sciences infirmières, offerte en partenariat avec l'Université d'Ottawa.



### Ludmilla Eydt

est originaire de la Normandie, en France. Après avoir choisi de faire carrière dans le domaine de la santé, elle s'est mise à la recherche d'une institution de formation. Dans le cadre d'un salon étudiant, elle rencontra un représentant du CUSB, prit connaissance du programme en Sciences infirmières et fit le grand saut vers l'Ouest canadien, se privant du même coup de la gratuité scolaire française. En effet, le coût de ses études au Canada lui a fait contracter une dette considérable. *Je n'ai pas eu de bourse pour venir au Canada, dit-elle, je veux bien souligner que ce ne sont pas tous les parents des étudiants étrangers qui sont riches.*

Ludmilla s'adapta à son nouveau milieu, ce qui a voulu dire, entre autres, apprendre l'anglais, s'habituer souvent à des volumes de langue anglaise et se faire l'oreille au français du milieu. Elle recevra son baccalauréat en 2006 et compte exercer sa profession au Canada, où, selon elle, les infirmières ont plus de responsabilités qu'en France, un aspect qu'elle apprécie beaucoup. Elle veut obtenir un emploi en maternité, son domaine de prédilection.



### Floribert Kamabu

est originaire de la République Démocratique du Congo, où il avait entrepris des études de médecine; il a dû se réfugier en Ouganda. Grâce à l'organisme *Entraide universitaire mondiale du Canada*, il vint s'installer en Colombie-Britannique. Ayant entendu parler du nouveau programme en Sciences infirmières au CUSB, il a fait une demande qui fut tout de suite acceptée. Il y avait des risques, dit-il, avec un sourire dans la voix : *C'était un nouveau programme, une nouvelle province, mais je suis optimiste de nature. Je me dis toujours : « On va cheminer ».*

Polyglotte, travailleur, il réussit à décrocher une importante bourse qui lui donne de l'assurance et de la crédibilité. Baccalauréat en main, il trouve un emploi stimulant à Health Links – Info Santé, à Winnipeg, et ambitionne de faire une maîtrise en Sciences infirmières. Entre temps, il s'est engagé dans la section locale d'*Entraide universitaire mondiale du Canada*. *« Il faut se tourner vers l'international pour le recrutement, »* dit-il.

Ludmilla et Floribert, venus de loin, illustrent les bienfaits d'inviter des étudiants d'autres pays à venir faire leurs études au Canada et à contribuer à la prestation de soins de santé en français dans nos communautés. ▀

## Des propos encourageants pour les coordonnatrices

Invitées à commenter les témoignages d'étudiants inscrits dans les programmes en santé des institutions membres du CNFS, les coordonnatrices ont exprimé leur vive appréciation pour les lignes de force des programmes que font ressortir ces témoignages. En voici quelques exemples.

*L'impression que j'ai eue en lisant ces témoignages est la même que j'ai lorsque je rencontre les étudiants, dit JoAnne Paradis, de l'Université d'Ottawa. Je suis frappée par leur désir d'aider et leur passion. L'importance du français ressort aussi. On les sent convaincus à ce sujet. Cela fait du bien à voir.*

Les étudiants et jeunes professionnels ont souligné l'importance d'étudier en français pour pouvoir offrir des services dans cette langue. Offrir des services dans la langue du patient constitue un élément essentiel de l'aide qu'on doit lui apporter, a-t-on dit. Selon Mai Savoie, de l'Université de Moncton, [...] *on sent vraiment que ces soignants en devenir sont préoccupés par le bien-être et la dignité des gens dont ils vont s'occuper de diverses façons. Ils veulent en*

*particulier leur offrir du réconfort dans leur langue, le français, pour que ce soit encore plus réconfortant ! Pour des raisons personnelles et professionnelles, je suis vraiment touchée par cette sollicitude sincère – et intelligente dirais-je.*

Pour Lynn Brouillette, du Collège Boréal, le CNFS étant encore à ses débuts, elle dit voir tout ce qui reste à faire, le long chemin à parcourir et les nombreux besoins communautaires à combler. *Le son de cloche des témoignages qui me frappe alors, c'est que déjà des étudiants vont commencer à répondre aux attentes et qu'ils souhaitent s'investir dans leur profession pour les « bonnes raisons », et que celles-ci s'expriment spontanément.*

Lorette Beaudry-Ferland, du Collège universitaire de Saint-Boniface, estime que les témoignages sont fort encourageants. Ils illustrent bien que nous avons une relève très intéressante qui va prendre sa place. *Le CNFS est en train d'accomplir ce qu'il voulait. Les jeunes nous disent : ça se fait. Ils ont le goût de travailler en français ou dans des milieux bilingues. Ils voient la*

*connaissance du français et de l'anglais comme une valeur ajoutée. La capacité de travailler dans les deux langues les avantage. Ils peuvent travailler n'importe où au Canada.*

Pour Betty Dugas, de l'Université Sainte-Anne, les témoignages font ressortir une autre dimension : la collaboration entre les institutions membres du CNFS. *Je suis sortie de cette lecture ré-énergisée. Ça m'a aussi fait réaliser l'importance des partenariats entre institutions : ils permettent d'avancer plus vite, de ne pas commencer une nouvelle formation à zéro : c'est aussi un grand bénéfice pour notre clientèle étudiante.*

Jocelyne Lalonde, directrice générale du Secrétariat national, voit dans ces témoignages [...] *« un reflet de la vitalité des communautés francophones minoritaires, qu'on dit toujours en perte de vitesse et d'énergie, surtout chez les jeunes : or, les jeunes ici attachent beaucoup de valeur à leur langue, à la qualité de vie de leur communauté et à la compétence professionnelle dans cette communauté ».*

Pour Brigitte LePage, du Collège communautaire du Nouveau-Brunswick – campus de Campbellton, les témoignages des étudiants rappellent la mission première des institutions : *On pense bien cibler nos programmes mais souvent on oublie à qui ils s'adressent, à nos étudiants, qui seront des futurs professionnels de la santé francophones. C'est intéressant de voir qu'ils partagent ce goût d'apprendre en français et de pouvoir donner leurs services en français. Cela vient vraiment rejoindre nos objectifs.*

Le dernier mot appartient à Linda Assad-Butcher, de La Cité collégiale. Elle est d'avis que les étudiants expliquent bien leur choix d'institution et de cours, leurs intentions à l'égard d'un milieu de pratique et l'importance du français. Pour elle, les témoignages démontrent que le CNFS est sur la bonne voie. *Les témoignages démontrent qu'on fait bien notre travail. Les choses avancent. Nos efforts dans divers domaines comme le recrutement sont valorisés. Je suis contente du travail accompli, et des résultats pour la francophonie canadienne. ▀*



www.cnfs.ca



**Consortium national  
de formation en santé**

**Consortium national  
de formation en santé**  
Secrétariat national  
260, rue Dalhousie, bureau 400  
Ottawa ON K1N 7E4

**Téléphone :**  
(613) 244-7837  
1(866) 551-2637 (CNFS)

**Télécopieur :**  
(613) 244-0283

**Courriel :**  
portega@cnfs.net